

DISCOURS

PRONONCÉ PAR

M. LÉOPOLD MABILLEAU

SUPLÉANT AU COLLÈGE DE FRANCE, CORRESPONDANT DE L'INSTITUT

DIRECTEUR DU MUSÉE SOCIAL

Messieurs,

Après tant de paroles éloquentes, tant de souvenirs émus, tant de jugements autorisés sur la vie et l'œuvre de M. le comte de Chambrun, se peut-il qu'il reste encore un mot à dire? — Ceux qui l'ont pensé ont voulu que l'institut même dont la création fait sa gloire et explique l'immense concours de ce peuple accouru à ses obsèques, vint comparaître à son tour au bord de sa tombe et proclamer ce qu'il lui doit.

M. de Chambrun n'a pas été seulement le fondateur et le bienfaiteur du Musée social; il en a été, depuis le premier jour jusqu'au dernier, le plus ardent, le plus assidu, le plus infatigable des collaborateurs. — Je me souviens de la surprise et presque de l'effroi que j'éprouvai, dans les premiers temps, en constatant qu'il n'était pas une résolution de détail dans la vie intérieure du Musée, pas une mesure d'exécution qu'il ne connût aussitôt prise, qu'il ne discutât

et jugeait avant que l'effet en eût disparu, afin d'en tirer argument et leçon pour un cas analogue.

Il nous a ainsi rendu à tous d'inestimables services en nous forçant à une constante surveillance de nous-mêmes, à un souci des responsabilités et des conséquences qui est plus qu'ailleurs nécessaire dans la période de croissance d'un grand établissement d'initiative privée où tout est à créer, l'esprit, les mœurs, les traditions aussi bien que les statuts et les règlements.

Ce n'était là, d'ailleurs, que la moindre manifestation de cette prodigieuse activité qui, tout entière concentrée au dedans depuis que l'âge et la cécité lui avaient fermé l'accès direct du monde, suffisait à tenir en éveil et souvent à mettre en échec les forces des cinq ou six collaborateurs associés à sa besogne journalière.

Il intervenait encore, d'une façon plus haute et plus libre, dans les affaires de ce Musée social qui était la préoccupation de tous ses instants. Au comité de direction, où il ne paraissait jamais, mais avec lequel il communiquait d'une façon intime par une série de lettres qu'il appelait en souriant ses *messages*, il s'était réservé le rôle d'innovateur. — « Vous autres, disait-il aux hommes éminents et « dévoués qu'il avait su y grouper, vous êtes la science, l'expérience, « la raison ; laissez-moi être l'imagination : il faut un peu de folie « dans un logis où l'on rêve d'aussi grandes choses que le progrès du « travail et l'amélioration du sort de l'homme. »

Et les projets, en effet, s'ébauchaient et se succédaient dans son esprit avec une fécondité et une audace incomparables : des concours, des missions, des services nouveaux, des œuvres connexes. Tantôt c'était la participation du Musée social aux efforts de l'association agricole ou de la propagande mutualiste, tantôt c'était l'extension ou plutôt le rayonnement de son action sur tout le territoire du pays,

par la création, dans chaque département, d'un correspondant spécial, d'un comité de patronage et d'une bibliothèque d'enseignement social, tantôt c'était la formation d'une conférence de jeunes gens adonnés à l'étude des questions sociales, dont il rêvait de faire comme une École nouvelle, imprégnée de l'esprit d'expérience, de progrès et de liberté qui est la raison d'être du Musée ; tantôt c'était un appel à toutes les initiatives et à tous les dévouements pour arracher l'ouvrière de France à la misère qui la guette, pour la protéger dans toutes les crises, surtout dans la crise auguste de la maternité.

C'était là son idée maîtresse, la plus profonde et la plus chère, celle sur laquelle il comptait surtout pour conquérir des adeptes à sa *Foi sociale*. Pour en étendre le nombre, il n'était pas d'efforts qu'il ne fit, j'en ai la preuve dans l'immense correspondance qui passait sous mes yeux et à laquelle il avait voulu pleinement m'associer. « Je suis, disait-il, un vieux vase qui s'est rempli peu à peu, goutte à goutte, de la liqueur de vie que distillent tous les arbres de la mystérieuse forêt du monde. Il ne faut pas que cette liqueur se perde. Avant de me briser, je veux la verser dans un vase neuf qui l'accroîtra à son tour et la confiera, comme un dépôt sacré, au plus digne de la recevoir. » La vérité qu'il y avait au fond, Messieurs, c'est que rien ne vaut en ce monde que par la bonté.

L'habitude de pareilles pensées suffirait à grandir un homme, même s'il n'avait pas reçu de la nature l'énergique volonté et l'ardent esprit qui étaient échus au comte de Chambrun. Il était déjà septuagénaire et presque aveugle lorsqu'il eut l'intuition du rôle qu'elle pouvait donner, en cette troublée et troublante fin de siècle, à un homme puissamment riche, résolu à réaliser les projets que d'autres avaient pu seulement esquisser. Ces circonstances mêmes servirent sa gloire. En ce grand vieillard, que son âge et ses infirmités

dispensaient d'entrer lui-même dans les contingences de l'action, et à qui l'on ne pouvait demander que des idées, des résolutions et des ordres, l'imagination populaire se plut à voir comme un symbole, celui de l'amour de l'humanité.

Et chacune de ces idées était, à peine exprimée, suivie d'une offre de concours pécuniaire qu'aucune considération ne limitait : « Je vous donne cent mille francs pour les mutualités ! Combien vous faut-il pour les bibliothèques ? Vous avez carte blanche pour l'exécution. » On n'avait jamais à le solliciter, il fallait plutôt le retenir, et tous ceux qui avaient l'honneur de l'approcher s'y appliquaient avec une insistance respectueuse qui n'était quelquefois pas sans mérite.

Dans cette atmosphère de hautes pensées, de larges et généreux desseins, où ne pénétrait jamais la préoccupation mesquine du détail, ni le souci rapetissant des moyens, l'âme du comte de Chambrun s'élevait et s'épurait chaque jour ; et, par un retour des choses qui est le fond même de la moralité, il ressentait lui-même le bienfait de l'œuvre bienfaisante qu'il avait instituée : « Mes amis, nous disait-il, ne craignons jamais de travailler en vain : même s'il était démontré que nous ne parvenons pas à améliorer le sort des autres, ce que je nie, nous serions au moins sûrs d'une chose, c'est d'améliorer nos cœurs. Quant à moi, je sais un gré infini à ceux qui m'ont enseigné à vouloir le bien d'autrui : j'y ai trouvé mon propre bien. »

Nous avons assisté, respectueux et attendris, à cette transfiguration à la fois extérieure et intérieure d'un homme par une grande pensée.

L'effet produit par sa mort a montré la profondeur de l'influence qu'il avait ainsi exercée, indirectement et presque sans le savoir, par le retentissement impersonnel de ses actes. Le peuple l'aimait,

sans le connaître, pour ces mesures de libéralité magnifique qui venaient périodiquement lui rappeler son nom. Depuis trois jours des centaines de télégrammes affluent, du monde entier à la rue Las Cases, pour nous dire la douleur de milliers d'humbles, qui ont senti, de loin, la chaleur rayonnante émanée de son œuvre.

M. le comte de Chambrun s'éteint dans une gloire que n'eût pu lui donner l'accomplissement d'aucune autre tâche.

Et c'est un exemple, c'est une leçon que nous n'oublierons jamais, que nous répéterons toujours autour de nous, en gardant au cœur une reconnaissance émue au bienfaiteur ami qui nous l'a donnée.

AU CIMETIÈRE MONTMARTRE

Les discours terminés, la dépouille mortelle du comte de Chambrun, saluée pendant toute la durée du trajet par une foule respectueuse et recueillie qui s'arrêtait sur son passage, s'est dirigée, suivie du cortège, vers le cimetière Montmartre, par le boulevard des Invalides, les rues de Grenelle et de Bourgogne, la place de la Concorde, les rues Royale, Tronchet, du Havre et d'Amsterdam, la place Moncey et le boulevard de Clichy.

Tous ceux qui avaient pu entendre les discours prononcés à l'église, constataient l'accord spontanément établi, sur des questions vitales, entre des hommes que d'autres sujets divisent. Un terrain commun existe donc où toutes les intelligences et tous les cœurs peuvent se rencontrer pour travailler ensemble au progrès social.

L'inhumation a été faite dans le monument de famille où repose la comtesse de Chambrun.

TÉLÉGRAMMES ET LETTRES

Une énorme quantité de télégrammes, de lettres et de cartes ont afflué, de tous les pays du monde, vers la famille du comte de Chambrun et vers le Musée social. Il est impossible d'en faire ici l'énumération complète. On se bornera donc à quelques noms, à de courts extraits, pour montrer comment l'opinion publique, en déplorant la mort du comte de Chambrun, a honoré sa grande œuvre.

FRANCE

M. le docteur Théophile Roussel, sénateur de la Lozère, membre d'honneur du Musée social, écrit : « Je ressens la perte que font les bonnes et belles œuvres qui honorent grandement la seconde partie de la carrière de mon ancien adversaire politique, uni à moi par une sympathie mutuelle sur laquelle vingt-cinq ans de luttes n'ont pu avoir de prise. »

M. Lyon Caen, membre de l'Institut, rapporteur du concours des assurances ouvrières et patronales, s'afflige en voyant disparaître « un homme essentiellement bon qui a fait beaucoup de bien et en aurait fait encore. »

M. Émile Levasseur, membre de l'Institut, rapporteur du concours de la participation aux bénéfices, s'exprime ainsi : « On peut discuter telle idée du comte de Chambrun ; il n'est pas d'hommes s'occupant de science sociale dont les idées ne prêtent à discussion ; mais nul ne peut contester la générosité de ses vues, sa libéralité qui est un exemple de l'emploi noble et moral de la fortune, et l'importance de l'œuvre qu'il

laisse après lui. Je me joins de cœur aux économistes qui rendent hommage à sa mémoire. »

Parmi les auteurs de nombreuses lettres de condoléances, nous citons les suivants :

MM. Guernier, de Lyon, et Pierre Mille, de la Conférence Chambrun composée de jeunes gens ; Matrat ; Arthur Raffalovich ; Marek, de l'Office du travail qui écrit : « Une grande figure est disparue, mais son œuvre ne périra pas » ; Georges Blondel ; Maurice Dufourmantelle ; Camille Gabiat, député ; François de Carbonnel ; Georges Maurin et Le Trésor de la Roeque, membres d'honneur du Musée ; Charles Rayneri ; Bourdeau ; Mlle M. Loizillon, ancienne inspectrice générale des salles d'asile et des écoles de filles ; Abel Tommy Martin ; Edouard Jacques ; Georges Paulet ; « Il y a juste un mois, écrit M. Frank Puaux, membre d'honneur du Musée, que nous étions à Nice et jamais je ne l'avais vu si vivant, si ardent ».

Ambroise Culot, chef verrier à la cristallerie de Baccarat, l'un des rentiers du comte de Chambrun qui avait porté la parole à la fête du travail le 3 mai 1896, s'exprime ainsi : « Dans ma petite allocution, je disais à ce cher bienfaiteur : *Dieu plus tard, sur votre digne tête, saura tresser la couronne de vos bienfaits.* Qu'en ce jour, le Maître de tous veuille le mettre au rang de ses élus. Mes prières s'unissent aux vôtres pour le repos de son âme. Mes meilleurs souhaits pour la prospérité de la fondation si utile à tous. » L'autre vieux rentier, Benoît Weiss, d'Épernay, dit que « le nom si populaire du comte restera immortel dans les annales du beau et du bien ».

M. l'abbé Trionllier, curé de Sainte-Christine de Saint-Flour, « dépose ses plus respectueux hommages sur la tombe de l'homme de bien et du grand chrétien que fut M. le comte de Chambrun ».

SYNDICATS AGRICOLES.

M. le comte de Laubier, secrétaire général du Syndicat agricole et horticole d'Ille-et-Vilaine, dit : « Cette mort est un deuil pour toutes les œuvres sociales agricoles auxquelles il avait témoigné tant de généreux dévouement. » — M. Constant Fume, secrétaire du Syndicat agricole

du Boulonnais : « Nos populations rurales ont appris par lui que le mot de *solidarité sociale* n'est pas un vain mot. Notre illustre ami, en mettant en relief le rôle de la coopération agricole, a rendu un immense service à notre cause. Son nom restera attaché à ce grand mouvement. »

« Les membres des syndicats agricoles, écrit M. de Gailhard-Bancel, président du Syndicat agricole d'Alex (Drôme), n'oublieront jamais leur bienfaiteur, et nous lui garderons toujours un reconnaissant souvenir de l'accueil si cordial qu'il nous a fait au Congrès agraire de Nice. » — « Nous faisons, écrit de Saint-Petersbourg M. le baron de Larnage, membre de la Chambre syndicale de l'Union centrale des syndicats agricoles, une irréparable perte dans la personne de celui qui avait si puissamment aidé à l'organisation et à l'expansion des grandes forces sociales groupées dans nos associations. » — « Les membres de la Chambre syndicale du Syndicat agricole du Comtat, réunis en séance à Carpentras le 12 février, considèrent la mort du comte de Chambrun comme un deuil public. » Le Syndicat agricole de Mormoiron (Vaucluse) parle aussi du deuil qui frappe l'agriculture française en la personne de M. le comte de Chambrun, « premier paysan de France » (titre qui lui a été donné par le syndicat de Cadillac, Gironde). M. Guinand, de l'Union du Sud-Est, écrit : « Dieu veuille que l'œuvre si bien commencée puisse être menée à bien, pour le plus grand profit de tous et surtout de la paix sociale. » — M. le comte de Saint-Seine, président du Syndicat des agriculteurs du canton de Genlis (Côte-d'Or), écrit : « Le comte de Chambrun laisse un grand exemple et une trace lumineuse. Son œuvre, fondée sur ce que la mutualité humaine a de plus intellectuel et de plus pratique, est en trop bonnes mains pour ne pas durer. » — M. le marquis de Villeneuve-Trans, président de l'Union des syndicats agricoles des Alpes et de Provence : « L'œuvre considérable du Musée social vivra après celui qui l'a créée. » — L'assemblée générale de l'Union du Sud-Ouest, regrettant de ne pouvoir lever, en signe de deuil, une séance dont l'ordre du jour était chargé d'affaires urgentes, a voté, le 8 février, l'envoi de ses sentiments unanimes de condoléance. En transmettant ce vote, M. Bord, secrétaire général du syndicat régional agricole de Cadillac, Podensac et cantons limitrophes (Gironde), dit, à propos du Congrès agraire de Nice, que « les membres de ce petit Congrès se sen-

lent mis, depuis cette époque, par des liens plus étroits, et combien ils ressentaient d'attachement affectueux, quelle respectueuse sympathie pour le noble esprit et le grand cœur dont la délicate intervention a comme consacré leurs œuvres agricoles. Il a prodigué les plus nobles qualités et la plus grosse fortune pour le *bien* et pour le *juste*. »

Des lettres de condoléances ont été écrites aussi par MM. le président Senart ; A. de Fontgalland, vice-président de l'Union du Sud-Est des syndicats agricoles ; Auguste Guyllement, agriculteur à Montigné-les-Prairies, près Durtal (Maine-et-Loire) ; Garnot, Président du Syndicat des agriculteurs de la Manche ; le Syndicat agricole de Chavanges (Aube) ; le syndicat « La Paternelle-agricole, paix et travail, union et fraternité », à Maffliers (Seine-et-Oise) ; le Syndicat des agriculteurs de Die (Drôme) ; MM. Théron de Montaugé, au nom de l'Union des syndicats agricoles du Midi et des syndicats agricoles de la Haute-Garonne ; Riboud, de l'Union du Sud-Est ; le Syndicat agricole de Francourt (Haute-Saône), qui dit : « Hommage à la mémoire du bienfaiteur des œuvres sociales. » M. Moussillac, au nom de l'assemblée de l'Union du Sud-Ouest des syndicats agricoles, réunie à Bordeaux, envoie « un suprême hommage au généreux bienfaiteur des syndicats ». M. le marquis de Laurens-Castelet a adressé au Musée social un télégramme de condoléance, au nom du Syndicat agricole de Castelnaudary ; — « C'est une bien grande perte pour le mouvement social en France ; heureusement sa fondation reste » écrit M. Emile Duport, président de l'Union du Sud-Est.

ASSOCIATIONS OUVRIÈRES DIVERSES, COOPÉRATIVES ET MUTUELLES.

La « Familiale coopérative », de Vendin-le-Vieil (Nord), télégraphie « Prenons part au deuil qui frappe la société entière ».

Le Comité central de l'*Union coopérative des Sociétés françaises de consommation*, dans sa séance du 8 février, « appréciant la perte irréparable que fait la coopération en la personne de l'un de ses plus dévoués soutiens, a décidé de se faire représenter aux obsèques, et aussitôt, a levé sa séance en signe de deuil ». Le citoyen Urbain, membre de ce Comité, aurait assisté aux funérailles s'il n'avait été empêché par la maladie. Le Bureau directeur de la *Fédération des sociétés coopératives de consom-*

mation des employés des chemins de fer P. L. M., à Grenoble, présidé par M. Casimir Chinousse, envoie « les sincères condoléances des vingt mille coopérateurs P. L. M. ». — Le Conseil d'administration et la commission d'inspection de la Société coopérative de consommation « La Fraternelle » de Cherbourg envoient leurs condoléances « à la famille de l'homme de bien, de l'apôtre du mutualisme nouveau, du grand philanthrope ». — La Société coopérative *L'Econome*, de Sens, manifeste l'admiration que lui inspire la fondation du Musée. M. Cernesson, son président, dit que le comte de Chambrun a été « une force sociale ».

« L'Union des syndicats ouvriers de Toulouse », réunie le 8 février à la Bourse du travail de cette ville, exprime sa sympathie et ses regrets, ainsi que la Bourse du travail de Versailles. La Chambre syndicale des bâtiments de Nevers (maçonnerie, peinture et plâtrerie), qui siège à la Bourse du travail, réunie en assemblée générale, a appris avec douleur la mort du fondateur du Musée social ; les mêmes sentiments sont exprimés par le « Groupe corporatif des ouvriers et ouvrières batteurs d'or de Paris » et par le citoyen Guillemain, administrateur délégué de la « Société coopérative de production des ouvrières et ouvriers en sacs en papiers ».

M. Colin, administrateur gérant de la « Société du Familistère de Guise », Colin et Cie, fondée par André Godin, Mme Vve Godin, et le président de la Société de la Paix, à Guise, ont parlé, par lettres et dépêches, de leur sympathie ; — « La Photographie », société ouvrière de Paris, a écrit dans le même sens.

« La Ligue nationale de la Prévoyance et de la Mutualité », représentée par son secrétaire général, M. Arboux, envoie le 10 février l'expression de sa sympathique condoléance ; — des lettres animées du même esprit ont été écrites par la « Société de secours mutuels de l'Hôtel de Ville », de Paris ; par la Société de secours mutuels de la Céramique, fondée en 1818, sous le titre des ouvriers en porcelaine de Paris ; — par « l'Association de secours mutuels des employés de la ville d'Angers » ; — par la Fédération mutualiste Toulousaine ; — par « l'Union des sociétés de secours mutuels et de prévoyance de la Charente-Inférieure », à Saintes. M. Justin Laurent, président de cette Union, écrit le 8 février : « J'étais en une communion si étroite d'idées et de sentiments avec cet illustre philan-

thrope que si j'avais de la fortune, j'en ferais absolument l'emploi si généreux qu'il a fait de la sienne. Je désirerais qu'on lui fit des funérailles triomphales auxquelles seraient invités tous les mutualistes français. »

Des lettres ont été écrites aussi par la « Société tourangelle », société d'épargne, à Tours; — par le Bureau de bienfaisance de Perpignan; — par la « Société nationale des Conférences populaires » de Paris; — par la Chambre syndicale des entrepreneurs de serrurerie et de constructions en fer; — et par « l'Union du Bâtiment de la ville de Paris et du département de la Seine » rappelant qu'elle doit au comte de Chambrun la partie la plus intéressante de sa bibliothèque.

Au cours de la discussion qui a eu lieu à la Chambre des députés le 17 mars 1899, à propos d'une interpellation relative à l'appel interjeté contre un jugement du tribunal de Château-Thierry, M. Marcel Sembat, député socialiste, a dit: « Dois-je vous rappeler qu'il y a peu de temps encore, un grand homme de bien, M. le comte de Chambrun, était conduit au cimetière au milieu d'un concert d'éloges célébrant ses vertus. M. le président du Conseil, notamment, a tenu lui-même à exprimer toute la douleur que lui causait cette perte et toute la part qu'il y prenait. Mais comme eût été le cas de commenter cette phrase éloquentes du comte de Chambrun: « Au sein de l'univers immense, il n'est pas un être qui ne trouve sa nourriture, et vous admettez qu'au sein de la civilisation puisse mourir de faim un homme! »

ALLEMAGNE

M. le Dr Bödiker, ancien président de l'Office impérial des assurances d'Allemagne, a écrit de Berlin au Conseil d'administration du Musée social, le 10 février: « C'est avec le plus profond regret que je viens d'apprendre la perte que votre institut a subie; la douleur est pour moi d'autant plus cruelle que le défunt était un de mes amis personnels. Je connais très bien ce que ce grand philanthrope a fait pour les unions d'ouvriers industriels et agricoles, depuis l'inauguration de votre institut, à laquelle j'eus l'honneur d'assister en 1894, invité personnel-

lement par M. le comte de Chambrun, et je puis bien dire que non seulement moi, mais le monde entier déplore avec vous la perte de ce bienfaiteur de l'humanité, du *Comte Social*. »

M. le baron de Berlepsch dit dans une lettre datée du 15 février : « Je remercie le sort de m'avoir accordé la faveur de faire la connaissance du comte de Chambrun dans toute sa force physique et intellectuelle, de me réjouir de sa bonté et amabilité qui lui gagnaient tous les cœurs, de son esprit si riche et de son âme si généreuse. Son nom restera un *monumentum ære perennius*, non seulement pour le Musée social et la France, mais aussi pour le monde civilisé tout entier. Je souhaite que son esprit guide sa fondation pour tous les temps et qu'il éveille dans l'avenir, partout dans le cœur des hommes, la chaleur du véritable amour du prochain ».

MM. Heinrich Freese, manufacturier à Berlin, von Brandt, de Breslau, G. V. Mayr, ancien sous-secrétaire d'État, professeur à l'Université de Munich, et le comité de direction de la Fondation Gehe, de Dresde, écrivent dans le même esprit : « Tous ceux qui s'occupent de la question sociale, dit M. Freese, s'unissent pour regretter la mort de cet homme noble et bon. Son nom et ses œuvres vivront et viendront jusqu'à la dernière postérité. »

ANGLETERRE

M. Henry W. Wolff, en sa qualité de président du Comité central de « l'Alliance coopérative internationale », dont le siège est à Londres et dont le comte de Chambrun était président d'honneur avec Lord Grey, écrit au Musée social au nom du Bureau directeur qui, dans sa séance du 22 février, exprime de profonds et douloureux regrets. Le Bureau directeur dit que « toute l'Alliance a su apprécier le grand mérite du comte, son chaud dévouement au bien-être des classes laborieuses et à la cause de la coopération, et admirer sa bienfaisance, sa munificence et sa générosité sans bornes ».

M. George Jacob Holyoake, le vénéré doyen de la Coopération anglaise, écrit pour déplore la mort du fondateur du Musée social et pour se réjouir de la continuation de son œuvre. Il aurait voulu pouvoir, mal-

gré son grand âge, assister aux obsèques pour montrer le respect que lui inspiraient les nobles qualités du comte de Chambrun. Il annonce dans *Labour-Copartnership* de mars 1899, « la mort du plus noble ami que la coopération ait eu depuis les jours de Robert Owen, à cause de sa profonde sympathie pour le peuple laborieux, de la munificence plus que royale de ses dons, et de son attachement au principe du *profit-sharing*. »

Miss Sibylla Gurney, secrétaire de *Labour-Association*, écrit : « En le perdant, nous avons perdu un collègue dévoué au mouvement coopératif, un homme si exceptionnel que je ne crois pas que nous puissions jamais le remplacer. »

M. Joseph Greenwood, gérant de la grande et prospère société coopérative manufacturière d'Hebden-Bridge, écrit : « La Coopération tout entière et la France en particulier font une grande perte. La sympathie de tous les coopérateurs anglais va vers ceux qui viennent de perdre ce noble homme au grand cœur animé d'un amour et d'un zèle sans bornes pour améliorer la condition des ouvriers, leur procurer les bienfaits de l'association du travail et du capital, les amener par une heureuse rédemption à une vie meilleure. »

M. Paul Langer, correspondant du Musée social à Londres, joint à sa condoléance l'expression des sentiments que lui inspire la création du Musée social : on comprend, dit-il, que le comte de Chambrun en ait fait le couronnement de ses études sociales.

ITALIE

Le commandeur Luzzatti, ancien ministre du trésor d'Italie, membre associé de l'Institut de France, a télégraphié de Rome : « Un grand foyer de bien s'est éteint ; espérons que la grande œuvre survivra. »

M. le comte Eugène Rebaudengo, président du Syndicat agricole de Turin, écrit : « Le nom du comte de Chambrun avait traversé les Alpes et les Pyrénées ; il était entouré d'estime et d'admiration. »

Le commandeur Enea Cavaliéri, président de la Fédération des syndicats agricoles italiens, à Rome, écrit : « Quel homme de bien nous avons perdu !... Mais quel exemple il nous a laissé ! »

D'autres lettres sont venues de divers pays. Elles ont été écrites par MM. E. Waxweiler de Bruxelles, lauréat du concours de la participation aux bénéfices ; Louis Varlez, de Gand ; Xavier Ugarte, de Madrid, secrétaire de l'Association générale pour l'étude et la défense des intérêts de la classe ouvrière ; Tjeenk Willink de Delft, etc.

HOMMAGES UNANIMES DE LA PRESSE ET DES PUBLICISTES

La presse, fidèle organe, en cette occasion, de l'opinion publique en France et à l'étranger, a été unanime pour saluer l'œuvre du comte de Chambrun.

Des témoignages particulièrement dignes d'attention lui ont été rendus par un grand nombre de journaux quotidiens et de recueils périodiques. Il est impossible de citer ici tous ceux qui méritent les remerciements de la famille du comte et du Musée social. Quelques articles seulement peuvent être mentionnés. Ceux de M. A. Delaire, dans la *Réforme sociale* du 16 février 1899 ; — de M. Léopold Mabilleau, dans *Le Temps* ; — de M. le comte de Rocquigny, « Le comte de Chambrun et son œuvre agraire », dans le *Correspondant* du 25 février 1899 ; — de M. Fitsch, président du Comité central de l'*Union coopérative des Sociétés françaises de consommation*, 1, rue Christine, dans le *Bulletin* de cette Union, numéro de février 1899 ; — de M. de Boyve, dans *L'Emancipation* du 15 février ; — de M. Ch. Rayneri, dans le *Bulletin du Crédit populaire* de février 1899 ; — de M. Charles Robert, dans le *Bulletin de la participation aux bénéfices* (1^{re} livraison de 1899) ; — de M. André Lichtenberger, dans la *Revue des jeunes filles* du 1^{er} mars ; — les articles de Don José L. de Urbina, dont l'un intitulé « Un muerto illustre y una obra fecunda », dans *El Previsor* de Madrid de mars 1899 et l'autre dans la *Revista catolica de las cuestiones sociales* ; — de M. Schotthoefler, dans le *Soziale Praxis* de Berlin ; — de M. A. Mangeot, dans *L'Association ouvrière* de mars 1899.

Extraits de deux discours prononcés au Musée social, le 29 mars 1899, devant l'Assemblée générale de la Société de participation aux bénéfices, par M. Paul Delombre, ministre du commerce et de l'industrie et M. le commandeur Luigi Luzzatti, ancien ministre du Trésor du royaume d'Italie.

DISCOURS DE M. PAUL DELOMBRE.

« Il y a quelques semaines à peine, j'avais l'honneur de présider, dans cette salle, une conférence organisée sous les auspices de la Société fondée par M. le comte de Chambrun (1). Vous ne serez pas surpris si, en ce moment, j'adresse un salut reconnaissant et respectueux à la mémoire de ce grand philanthrope. L'œuvre qu'il a fondée durera. Ce qu'il y a de particulièrement beau dans les initiatives de ce genre, c'est que les hommes peuvent disparaître : leurs créations subsistent : on n'a pas seulement la conviction qu'on est immédiatement utile au bien public, on sème aussi pour l'avenir ; on se prépare des imitateurs et des disciples. C'est à ce titre que je crois être l'interprète de la réunion entière en saluant avec respect et reconnaissance la mémoire de notre cher fondateur du Musée social. » (Applaudissements.)

DISCOURS DE M. LE COMMANDEUR LUZZATTI.

« Vous me permettez, au nom des coopérateurs italiens, d'exprimer ici une pensée de profonde reconnaissance à la mémoire du comte de Chambrun. C'est à lui que nous devons ce Musée social, ce laboratoire d'expériences sociales où l'homme étudie, où l'homme recherche pour le bonheur de tous ceux qui souffrent et de tous ceux qui travaillent dans le monde entier. (Applaudissements.) Ce soir, plus que jamais, je goûte la profondeur de la belle et bonne parole prononcée autrefois (2) par notre maître à tous, par Jules Simon, lorsqu'il a dit : à la Sorbonne, on pense, au Louvre on admire, au Musée social on aime. » (Applaudissements.)

(1) Le 20 décembre 1898, conférence de M. Émile Cheysson sur la mutualité.

(2) Le 25 mars 1893, au banquet d'inauguration du Musée social.

TABLE

	Pages
INTRODUCTION	3
Discours de M. CHARLES DIECY, président du conseil des ministres, ministre de l'Intérieur	9
Discours de M. ÉMILE LOCHET, président du Sénat, président d'honneur du Musée social	13
Discours de M. JULES SIEGNIER, sénateur, ancien ministre, président du comité de direction du Musée social	17
Discours de M. le Marquis DE VOÛË, membre de l'Institut, président de la Société des agriculteurs de France	23
Discours de M. CHARLES ROBERT, ancien conseiller d'État, vice-président du comité de direction du Musée social	27
Discours de M. ÉMILE CRESSON, inspecteur général des Ponts et Chaussées, vice-président du comité de direction du Musée social	31
Discours de M. LÉOPOLD MABILLEAU, suppléant au Collège de France, correspondant de l'Institut, directeur du Musée social	39
Télégrammes et lettres	46
Hommages unanimes de la presse et des publicistes	54
Extraits de deux discours de MM. PAUL DELOMBRE, ministre du commerce et de l'industrie et LUIGI LUZZATTI, ancien ministre du Trésor du Royaume d'Italie	55